

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du
JOURNAL.
Rue de las Cámaras n. 24.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

L'ABONNEMENT
3 francs par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 30.—Prise de Lisbonne (Portugal) par le général Junot (1807).

MONTEVIDEO.

20 septembre 1843.

DE L'IMPORTANCE DE L'ARMEMENT DES FRANÇAIS DE MONTEVIDEO, CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE COMMERCIALE DE LA FRANCE.

(Suite et fin.)

Nous avons dit avec M. Edouard Alletz, en commençant cet article, que la politique extérieure de la France devait être modelée sur les formes de son gouvernement intérieur, et que la diplomatie d'un tel gouvernement devait être une diplomatie d'arbitrage.

Nous avons démontré avec le même auteur que l'intérêt de la France était de chercher des alliances commerciales dans les nouveaux États de l'Amérique du Sud, et plus particulièrement dans ceux où l'immigration française se portera le plus volontiers; parce que grâce à son admirable instinct, secondé par son intelligence, elle se trompe rarement dans ses affections et ses antipathies.

Nous avons ensuite prouvé, au moyen d'une série de faits incontestables, que la république Orientale de l'Uruguay, par sa position topographique, par la bonté de ses lois constitutionnelles, par la solidité des principes sur lesquels elle a jugé convenable d'appuyer sa forme particulière de gouvernement, présentait des garanties d'ordre et de stabilité si positives, des chances d'une prospérité si grande et si rapide qu'elle devait exciter au plus haut degré les sympathies des puissances maritimes dont les gouvernements, quels qu'ils soient, ont été organisés sur des principes analogues aux siens; c'est à-dire sur les sages et salutaires maximes de la démocratie moderne, hors de laquelle il n'y a plus de salut pour aucun d'eux.

Par une conséquence toute naturelle de cette proposi-

tion, nous avons également prouvé que la France, l'Angleterre et le Brésil étaient spécialement appelés à mettre fin à la guerre civile et ruineuse que Rosas ne cesse d'entretenir dans ce pays et dans le sien, depuis treize ans, époque de son apparition sur la scène politique. Que non seulement l'honneur de ces trois puissances s'y trouve engagé par la nature de leurs rapports avec la jeune République, mais encore l'intérêt commercial de chacune d'elles leur en fait un devoir impérieux et sacré.

La France, selon nous, ne peut transiger, sans honte et sans crime, avec les devoirs que l'honneur lui impose en cette circonstance; car il ne faut pas perdre de vue qu'en obtenant la première, une convention de commerce et d'amitié qui lui assure à jamais le traitement de la nation la plus favorisée; en obtenant le concours empressé, l'appui nécessaire, indispensable, du gouvernement Oriental, pendant les trois années de blocus des côtes argentines; en garantissant ensuite, formellement, l'indépendance de ce pays, par le traité de Buenos Aires, elle a contracté de véritables devoirs d'honneur qu'elle ne peut se dispenser d'acquiescer avec la loyauté, la générosité qui conviennent à une nation forte et magnanime.

Evidemment, le gouvernement de la France ne peut éprouver aucune espèce de sympathie pour Rosas; ce serait un crime de lèse-humanité. Le gouvernement actuel de Buenos Aires n'est qu'un gouvernement de fait, usurpé, sanguinaire, immoral, complètement incapable de rien produire de grand, de stable, d'avantageux aux intérêts commerciaux, au contraire. On s'en peut voir l'expresse révérence des faits, qui précède, que ses efforts ont constamment tendu à ruiner notre commerce et notre influence dans la bande-Orientale.

D'un autre côté, nous croyons fermement que tout homme animé de sentiments humains partagera nos craintes et l'horreur que doit inspirer à toutes les âmes élevées l'affreux et sanguinaire politique dont le général Oribe s'est fait l'instrument. Son retour au pouvoir ne pourrait qu'être fatal à la prospérité de Montevideo, à la civilisation de ces belles contrées, aux intérêts de l'Europe en général et du commerce français en particulier.

D'abord il causerait la ruine de la magnifique colonie française qui s'est formée à Montevideo, presque à l'instar de la mère-patrie, sous la bienfaisante influence des institutions libérales d'un peuple libre, et véritablement digne de l'être; colonie pleine d'avenir, qui ne coûtera rien à la France, et qui lui sera infiniment plus profitable, que la possession des *Îles Marquises*, par exemple, qui absorbera chaque année la bagatelle de trois millions qui ont été demandés aux chambres, dans la dernière session, par le projet de premier établissement! Tout cela dans le prétendu but d'assurer un refuge à nos baleiniers, ou un point de ravitaillement aux rares bâtiments de guerre que nous envoyons dans l'Inde par le cap Horn; mais en réalité pour assurer le triomphe des missionnaires catholiques sur les missionnaires protestants. Il faut convenir que c'est payer un peu cher la propagande des commis-voyageurs de la mai-on Picpus et compagnie.

Que la France compronne donc une bonne fois qu'elle s'assure l'alliance commerciale de l'Etat de l'Uruguay, en protégeant la jeune République contre l'ambition démesurée de Rosas, elle s'assure un port de refuge, de ravitaillement pour sa marine militaire, d'entrepôt et de consommation pour sa marine marchande qui lui sera d'une utilité infiniment plus grande, plus immédiate, que les richesses volcaniques ou coralliennes des *Marquises* et *Co-taïti*.

Que M. Guizot ne vienne donc plus nous parler des *crisques de la France* pour sa politique qu'elle réprovoque, selon lui, parce qu'elle n'entre pas dans les vues mesquines du ministère. Et combien dépensez-vous, M. Guizot, pour soutenir et faire triompher la politique qui vous est propre?... Combien votre agent de Montevideo a-t-il dépensé, depuis six mois, pour diviser les Français, qu'il était appelé à rassembler et non à gouverner comme il prétend le faire? Qu'il n'oublie pas que ses fonctions sont celles d'un consul de France et non celles d'un préfet de Lyon ou de Toulouse...

Il faudra pourtant compter un jour avec les mandataires de la nation... et que dira alors le ministre des Affaires

FEUILLETON.

LE MATELOT, OU LA CROIX DE NACRE.

— Adieu Marie, disait Robert, le cœur gros de soupirs, en montrant à la jeune fille son vaisseau peuplé prêt à quitter le port de la Rochelle; adieu! avant un an je serai sur ce même rivage; et si tu m'aimes toujours, comme je le crois, nous nous marierons alors; et je ne te quitterai plus, car j'achèterai une chaloupe de pêcheur et commanderai à mes tours.

— Ah! Robert, disait Marie, dont les larmes inondaient le sein rose, je ne sais quel pressentiment m'inquiète; ce voyage aux Indes te sera fatal, et ton navire qui se balance légèrement dans le port n'y restera plus.

— Rassure-toi, reprit Robert, notre bâtiment est éprouvé, il est sûr et solide, et le capitaine connaît son métier; c'est un vrai loup de mer.

— Ces avis ne seraient inconnus, Robert, si tu n'étais pas à bord. Ce matin des nuages chassaient rapidement à l'horizon; les goélands touchaient la côte de leur aile sans oser, comme tous les jours, prendre la haute mer. N'est-ce pas le présage de la tempête? Oh! demeure près

de moi, tu ne peux pas partir, car ce voyage tu le fais de ton gré, tu n'appartiens pas à l'équipage du vaisseau.

— Calme tes craintes, ma bonne Marie, répondait le jeune homme, je reviendrai pour t'épouser; mais ce voyage est nécessaire à mon instruction, il faut que je le fasse.

En ce moment, un éclair brilla sur les flancs du navire, un petit nuage obscurcit l'air, et quelques secondes après un bruit sourd se prolongea sur la côte; c'était le canon du départ qui venait de se faire entendre. Robert embrassa Marie dont le cœur était brisé, comme si le coup qui résonnait encore au loin l'eût frappé à la poitrine. La jeune fille alors détacha la croix de nacre qu'elle portait toujours sur son sein, la remit à Robert qui la pressa de ses lèvres, et quand il eut descendu le jeté de son pêcheur l'attendait dans un yole léger, elle le suivit du regard jusqu'au moment où il monta à bord.

Assis sur un rocher, les yeux baignés de larmes; elle entendit le frottement du câble et le bruit de l'ancre qu'on levait; elle vit une voile se déployer, puis plusieurs autres; le navire faire son évolution prendre de l'air, et sortir du port par la passe de la Tour de la chaise. La pauvre Marie éperdue, hors d'elle, courut encore long-temps sur la chaussée du Mail, d'où elle vit disparaître à l'horizon la nef qui emportait ses plus chères espérances.

Si l'amour ne justifiait pas toutes les craintes, celles de Marie pouvaient l'être facilement; son père avait péri dans un naufrage, et son oncle, dont elle était avec la filleule, parti pour les colonies depuis quinze ans, n'avait donné de lui aucune nouvelle.

Pâle et tremblante, elle se rendit auprès de sa mère, qui devina à ses pleurs la séparation douloureuse qui venait d'avoir lieu, car elle connaissait les projets de Robert pour ce voyage de long cours; elle l'avait même encouragé dans cette résolution, qui donnait une garantie de plus à l'avenir de sa navigation.

Nous allons laisser Marie sous le toit maternel, et nous suivrons le jeune matelot à travers les dangers de sa navigation.

Robert, qui était orphelin, avait déjà fait deux voyages aux Antilles, pendant lesquels il avait acquis des connaissances en mathématiques et en astronomie, et il se faisait le troisième, aux Indes orientales que pour se perfectionner dans l'art de la marine, et par là se mettre à même de conduire un jour le modeste bateau qu'il comptait acheter de fruit de ses économies.

Son aptitude au travail, l'exactitude qu'il mit à son devoir le firent aimer du capitaine et des officiers du bâtiment, qui voulaient bien achever l'œuvre que d'un trait

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

étrangers pour justifier un tel gaspillage ? Dira-t-il comme M. Pichon que s'était pour sauver du massacre cette foule d'hommes qu'une poignée d'intrigants cherchaient à empêcher de partir ? Mais une telle raison est pauvre et absurde. Admettez que les trois mille braves que vous avez poussés à s'armer ne puissent empêcher Oribo d'entrer de vive force à Montevideo, puissamment secondé, qu'ils sont, par les autres corps de la garnison; comment espérez-vous préserver du prignard horrible de la mort les 1,000 à 1,200 Français timides ou égoïstes (le légion Pichon, la légion des fous comme disent nos volontaires), que votre insupportable magnificence a empêché de suivre l'honorable exemple de leurs compatriotes.

Comment les assassins de Rosas distingueront-ils les bons Français des mauvais Français, lorsque ceux-ci, une fois dépouillés de leur uniforme, se seront confondus dans la foule....

Nous ne craignons pas de le déclarer hautement, cette distribution quotidienne d'argent, à des hommes qui pour la plupart ne manquent pas de moyens d'existence, est à la fois inutile, immorale et dangereuse : inutile, parce qu'elle ne ramène à rien, au contraire, elle ne sert qu'à prolonger la situation violente dans laquelle nous nous trouvons depuis huit mois; immorale, parce qu'elle tend à fomenter la guerre civile entre Français armés et non armés, et qu'elle habitue des hommes robustes, très valides, très capables de pourvoir à leur subsistance, à venir mendier pendant des jours entiers à la porte du consulat; dangereux, enfin, parce qu'elle établit pour ce même consulat un fâcheux précédent.

De reste, nous l'annonçons avec plaisir à nos amis de France, M. le consul en sera pour ses frais : l'armement qu'il a provoqué, et dont il s'est ensuite effrayé sans raison, est un bien, un GRAND BIEN pour tout le monde ! car Montevideo était le dernier rempart de la liberté et de la civilisation de ces contrées, et il était grand temps de relever le courage de ses vaillants défenseurs. Gloire éternelle aux braves de cœur et d'énergie qui ont su, en 1843 comme en 1839, résister à l'impuissance les hordes de la barbarie !

Courage, calme et persévérance ! nous touchons au terme de nos maux : le Brésil se décidera sans doute à jeter le poids de ses armes dans la balance; la France entendra nos justes griefs, et des bouches éloqu coastes se chargeront de nous venger d'une manière éclatante des mensonges officiels, des inculpations calomnieuses, des insultes de ceux qui semblent avoir pris à tâche de nous avilir aux yeux de la grande nation, à laquelle nous serons, quoiqu'ils en disent, toujours fiers d'appartenir.

Nous savons de bonne source, que les principaux orateurs de la chambre des députés se proposent d'attaquer le ministère jusque dans ses derniers retranchements, à l'ouverture de la prochaine session; la discussion sera vive et animée. L'honorable M. de Lamartine, l'un des députés inscrits avec MM. Billaut, Berryer, Mermilliod, Gustave de Beaumont, Ledru-Rolin, Glais Bizoin, etc., doit avoir à cœur de réparer l'injure involontaire qu'il a faite à notre population, par suite de ses faux rapports de MM. Mackau et Dupotet lors de la discussion sur le traité de Buenos-Ayres. La défense de nos droits ne peut être en de meilleures mains. M. de Lamartine n'oubliera pas ces belles paroles prononcées par lui au banquet de Mâcon : « Êtes-vous convaincus que le principe chrétien de la fraternité entre les hommes doit devenir, tôt ou tard, le principe de la fraternité entre les peuples ? Que le règne de la force brutale, de la conquête est passé; qu'il faut reléguer la gloire elle-même, quand elle n'est pas fondée sur la défense des intérêts nationaux, au rang des préjugés sublimes qui ont plus ébloui le monde qu'ils ne l'ont servi, et que par conséquent la paix, l'harmonie entre les nations; la paix qui est à la fois le travail, la liberté, le bonheur du peuple, doit être le premier but de tout bon gouvernement ? Vous dites : Oui, du fond de l'âme, et vous n'y mettez d'autre réserve que celle de la dignité du pays, plus chère à la France que les dernières gouttes de son sang ! » Paroles sublimes, qui ne seront pas démenties.

Quant à l'éloquent M. Berryer nous ne doutons pas un seul instant qu'il ne fasse également une étude sérieuse, approfondie de la question de la Plata, et alors nous pouvons nous flatter qu'il embrassera avec chaleur et énergie la défense de nos intérêts, de nos droits, si intimement liés à ceux d'un peuple ami, qu'il serait indigne, qu'il serait cruel d'abandonner dans la lutte inégale où il se trouve engagé par la faute du ministère actuel et de ses agents. La légitimité et la sainteté de notre cause nous sont un sûr garant qu'elle sera plaidée, en son temps, par l'honorable M. Berryer avec autant de conscience que nous venons de le faire nous-même dans cette ébauche d'un long plaidoyer, qu'un autre aurait pu rendre plus pathétique, mais non aussi frappant de vérité.

ARSENÉ ISABELLE.

NOUVELLES DU SOIR.

On nous écrit de Maldonado, sous la date du 26, ce qui suit :

Tout est tranquille ici. Le port est plein d'embarcations en charge. Hier on y comptait 67 navires.

Le bâtiment désarmé vint faire naufrage sur les roches de Galles, où une partie de l'équipage périt. Robert, long temps ballotté par les vagues, fut retiré des flots, mais son état laissait peu d'espoir de le sauver, et il fut transporté par des Indiens barbares chez un honnête médecin, nommé Bartell, qui demeurait à trois milles du lieu du sinistre. Là, pendant quinze jours, il inspira les plus vives inquiétudes; enfin, sa convalescence arriva, il se rétablit, et le premier soin du naufragé fut de s'informer de ses malheureux camarades. On lui apprit alors que ceux qui n'avaient pas péri avaient trouvé, huit jours après l'événement, un navire qui retournait en Europe, et qu'ils avaient profité de cette occasion pour rentrer dans leur patrie. Robert soupira, car il pensait qu'aucun d'eux n'ayant eu connaissance de son rétablissement, le bruit de sa mort se répandrait dans le pays et que la pauvre Marie en serait informée.

La première sortie fut pour se rendre sur le rivage, et demander des renseignements plus amples sur la catastrophe qui l'avait frappé. Au nombre des curieux qui regardaient encore quelques débris du navire que le flot rejetait sur la grève, Robert remarqua un homme d'une cinquantaine d'années, que ce malheur semblait toucher plus vivement que tous les autres; ce fut à lui qu'il adressa la parole; il sut que le capitaine s'était noyé, que six matelots seulement avaient pu gagner le rivage, et qu'ils étaient partis comme on le lui avait raconté.

— Ah ! dit alors Robert en essuyant une larme, je suis

Nous apprenons par la polacre espagnole l'Etoile venue de Malaga, Barcelone et Rio-Janeiro, que le regent Espartero abandonné de tous, s'est embarqué dernièrement à Cadix sur un navire anglais et émigre pour l'Angleterre. Telle a été la conclusion de la dernière révolution contre Espartero en Espagne.

Nous n'avons rien reçu de Rio-Janeiro, le bateau à vapeur n'étant pas encore arrivé dans ce port, au départ de la Andoriña; mais nous savons par quelques lettres de cette province que quelques navires brésiliens mettaient à la voile pour ce port.

[Constitutionnel.]

NOUVELLES DIVERSES.

SEQUESTRATION D'UN CAPITAINE PAR SON EQUIPAGE.

Le navire l'Avenir, capitaine A. Dureau, sur rade, venant de Calcutta, a touché à Sainte-Hélène, le 4 avril; à son départ l'agent consulaire de France a remis au capitaine Dureau, une lettre déposée entre ses mains par un capitaine anglais en relâche.

Ce capitaine anglais avait rencontré en mer, on ne dit pas à quelle hauteur, le navire français Sévère, de Saint-Malo, appartenant à M. Magon-Nieuvville. L'ayant accosté, il fut chargé d'une lettre, écrite à son armateur par le capitaine Lorraine du Sévère, et dans laquelle celui-ci l'informe que depuis deux mois, il a été séquestré par l'équipage révolté, et que le navire erre à l'aventure en mer. Voici cette lettre, que nous publions textuellement :

Fait à bord du Sévère, à la mer, le 21 mars 1843.

Monsieur Magon-Nieuvville, Saint-Malo, Je profite du navire anglais, qui nous donne de l'eau, pour vous apprendre ma triste position. Le 5 février, l'équipage et le second

donc le plus malheureux de notre équipage, car ceux qui sont morts ne souffrent plus, et les autres qui ont échappé au péril vont revoir leur pays et leur amie.

Mais vous reverrez aussi votre pays, reprit le brave colon; la compagnie des Indes attend à Surate plusieurs vaisseaux venant d'Angleterre; où ils retourneront après avoir vendu leur chargement, et vous trouverez, j'en suis sûr, un passage à bord de l'un d'eux : en attendant, je vous offre un abri, une hospitalité bien franche, et me charge de pourvoir à tous vos besoins. Acceptez sans scrupule, ajoutait le planteur, qui voyait l'indécision du jeune homme, car j'ai quelques travaux dans lesquels vous m'aideriez; de cette manière nous serons quittes; et le temps qui s'écoulera jusqu'à votre départ vous paraîtra moins long.

Robert, pour toute réponse, pressa la main de son nouvel ami, et repartit immédiatement pour l'habitation où il avait reçu, de la part du vieux médecin, tant de bienveillants intérêts.

La séparation fut douloureuse, car Bartell ignorait les protestations bienvenues faites à Robert, et celui-ci n'osait les avouer dans la crainte de blesser l'amour-propre de son protecteur et d'être taxé d'ingratitude.

Robert s'achemina donc tristement vers la maison qui lui avait été indiquée par son nouvel hôte, où il fut accueilli, lui simple matelot et sans fortune, comme un homme de haute condition est reçu dans l'Inde.

(La suite au prochain numéro.)

se sont emparés du navire, m'ont enmanoté par les pieds et par les bras, et je suis dans cette position depuis cette époque. On a dit au second de conduire le navire au cap de Bonne-Espérance; j'ai laissé le navire par 28° 9' de latitude Sud-Est et 27° de longitude Ouest. Je ne puis vous donner la position du navire aujourd'hui, vu qu'on me refuse de me la donner. Si toute fois j'ai le bonheur qu'on ne me retire pas la vie avant d'être à terre, vous aurez connaissance de mon rapport, mais il n'est pas à présumer que jamais je remette le pied à terre.

" Je ne puis vous donner plus de détails, et crains déjà d'avoir trop dit, car je pense que l'on va décacheter ma lettre, afin de savoir où on conduit le navire, ce que j'ignore moi-même, car depuis deux mois bientôt on devrait être rendu au Cap.

" Je les ai priés de conduire le navire à Bourbon, mais ils m'ont répondu que non, et je leur ai entendu dire bien des fois: " Nous allons dans une colonie anglaise, son rapport ne sera approuvé de personne. " Je suis pour profiter du bateau anglais, et vous prie de ne pas en donner connaissance à ma famille, qui le saura assez tôt.

" Signe: LORRAINE. "

La position du navire, au moment où le capitaine Lorraine a été mis au fers, le plaçait en plein Océan, à six cents lieues environ du cap de Bonne-Espérance. Sous cette latitude quinze jours ont dû suffire pour accomplir le trajet, et l'on voit qu'au bout de cinquante jours le bâtiment était encore en mer. On ne sait que penser au sujet de cette étrange aventure, car si, d'un côté, la lettre du capitaine laisse penser qu'il y a eu ruse et qu'il court danger de mort, de l'autre, la conduite de l'équipage, permettant au capitaine d'écrire et d'expédier la lettre où il instruit l'armateur de son sort, laisse supposer que les auteurs du complot ne le considèrent comme criminel, ou tout au moins n'en redoutent pas la divulgation.

Samedi, M. le commissaire de la marine a remis au capitaine Lecozannet la croix de l'ordre de la Légion d'Honneur, qui lui a été accordée en récompense de l'acte de courage et d'humanité qu'il a accompli dans les parages de Rio-Janeiro. Nos lecteurs n'ont pas oublié comment le capitaine Lecozannet, commandant le Roland, sauva, en octobre 1841, 198 passagers du navire anglais l'Indien, et les conduisit sains et saufs à Rio Janeiro.

Des souscriptions ont été ouvertes à New-York, en faveur des victimes du tremblement de terre de la Guadeloupe. A l'exemple des Français habitant cette ville, les Américains ont formé un comité présidé par le maire, M. Robert Moria. Ce comité a recueilli 2,500 dollars, que le président a adressés à M. de la Forest, consul général et président du comité français, avec une lettre exprimant toute sa sympathie pour nos malheureux compatriotes.

" L'offrande des Américains, dit le Courrier, élève à plus de cinq mille dollars, les souscriptions qui ont été recueillies à New-York, celles de la population française et des autres populations d'origine étrangère ayant dépassé deux mille cinq cents dollars.

" Nous devons aussi constater que dans un concert donné par les artistes de la Nouvelle-Orléans, au bénéfice des victimes de la catastrophe du 8 février, il a été réalisé une somme de trois cents dollars, dont se grossira la souscription ouverte dans cette ville à demi française.

VARIÉTÉS.

PHYSIOLOGIE DE L'ÉTUDIANT.

CHAPITRE IX.

Où l'on habille très-mal les tailleurs de l'époque.

(Suite.)

Hélas! hélas! qui l'a tout à coup transformé d'une manière si déplorable, lui philanthrope, en avide four-nisseur, en impitoyable créancier, en cruel bédouin?

Il y a quinze mois un tailleur auquel vous auriez écrit de venir toucher de l'argent serait secouru immédiatement chez vous, mais pour vous demander raison de l'insulte que vous lui faisiez. Aujourd'hui, plutôt que de se battre avec vous pour un pareil motif, il se laisserait plutôt payer trois fois de suite et comptant le même pantalon!

Tout cela est inexplicable et rentre réellement dans le domaine des mystères de l'Apocalypse; d'où l'on peut conclure que la fin du monde approche, et qu'à titre d'a-compte la fin des paletots est arrivée pour une foule de jeunes gens.

Ainsi donc, ô mes frères! faites pénitence, brisez bien légèrement vos pantalons, soignez vos gilets comme la prunelle et le blanc de vos yeux, et mettez de l'encens sur les coutures de vos vieux habits.— afin que ces vêtements puissent vous couvrir jusqu'à la fin du monde, si par hasard cet épilogue universel n'arriverait pas aussi promptement que nous l'annonce l'Almanach prophétique de Barostadamus.

Car enfin il ne faut pas arriver dans la salle de Joseph avec une tenue d'actionnaire. Il est vrai qu'on aurait la chance d'être récompensé par le royaume des cieux.

C'est seulement depuis que le tailleur a pris les nouvelles et déplorables mesures détaillées plus haut que l'étudiant pousse de temps en temps un soupir et se lamente sur les ravages du temps, qui détériore petit à petit les monuments en marbre et les pantalons en ébeuf.

Et c'est en regardant d'un œil attendri ce vêtement, dont les fils bleus ont souvent blanchi avant l'âge, que l'étudiant souhaite pour la première fois de sa vie peut-être d'avoir vingt cinq mille francs de rente et Humann pour tailleur!

Car ce célèbre arbitre de la mode fournit immédiatement douze ou quinze pantalons à tous les élégants dandys qui forment sa clientèle,—et cela sans prendre le moindre renseignement sur leur solvabilité,—pourvu qu'il soit parfaitement sûr d'être payé à la fin de l'année.

CHAPITRE X.

Les plaisirs d'hiver.

Mars et avril sont regardés en province et dans quelques quartiers de Paris comme les premiers mois du printemps.—Mais le véritable printemps de quartier latin commence vers le 5 novembre.—C'est à cette heureuse époque qu'arrivent toutes les voyageurs hirondelles qui étaient allées passer trois mois dans les vieilles murailles du manoir paternel.

Toutes les rues de pays latin prennent alors un air de fête qui fait plaisir à voir, et rien ne manque à ce printemps latin, pas même le vent, car tous les enseignes des restaurants et frioteries sont rebadigeonnées avec le plus beau vert-pomme que l'on puisse trouver.

Les étudiants, et surtout les étudiantes, ne voient arriver le mois des roses qu'avec effroi, et ils répètent avec Béranger:

" Maudit printemps, reviennes-tu toujours?"

Puis, ce qui seul suffirait pour faire choir l'hiver à l'étudiant, c'est le bal masqué, ce fameux bal masqué, dirigé par l'archet du grand Musard,—archet qui est un petit morceau de bois noir, ou autrement dit bois de régime.

Il faudrait qu'un étudiant fut bien dangereusement malade pour ne pas assister au premier bal masqué, et encore même dans ce cas il trouverait deux ou trois amis qui se chargeraient de le transporter au milieu de cette société aussi nombreuse que peu choisie;—et qui sait même? on ne pourrait que lui faire le plus grand bien, pour peu que le médecin lui eût ordonné de se faire transporter.

Mais fort heureusement l'étudiant n'en est pas réduit à cette fâcheuse extrémité, il jouit ordinairement d'une bonne santé;—il est vrai qu'il ne jouit guère que de cela.

C'est en costume en galant débardeur ou en fringant hussard qu'il fait son entrée au milieu de bal de la Renaissance.—Garde les jambes, et surtout garde les coeurs!

Ohé! ohé! les débardeurs, les noceros, les hussards et les chicards; au galop, au galop!—Et que ceux qui ont la faiblesse de tenir à rentrer chez eux au grand complet prennent la peine de numérotter leurs os.—Ce qui sera égaré se retrouvera et pourra se remettre en place.

Maintenant en avant les violons, les pistons, et même les canons, si on en a;—en avant le grand galop, et tant pis pour ceux qui tombent!

Les culbutés ne peuvent se relever qu'au bout d'un quart d'heure, mais ils n'ont pas à craindre pour leurs cors aux pieds;—on leur marche de préférence sur les toques.

Qui n'a pas vu le grand galop Musard n'a rien vu, et qui l'a vu désire le revoir encore,—de loin, de très-loin, va l'entraînement général qui s'empare de toute la société, car telle personne de modestes penchons, d'un tempérament républicain-loyal-tranquille-impassif, est trouvée subitement roulée au fond de la salle rien que pour avoir aventuré le bout de son nez de carton à proximité d'un de ces agréables galops.

Comme c'est agréable quand on n'aime pas la danse, et surtout qu'on ne peut pas supporter que les autres vous dansent sur le ventre!

Le plus fâcheux de tout cela, c'est que le divertissement du bal masqué revient à un prix fort élevé quand on ne prend ni sucre, ni coqueurs artificielles.

Les billets d'entrée, les costumes, et surtout les rafraîchissements, sont ruineux,—ce prix on est le punch,—et surtout quand on entreprend de rafraîchir ainsi une débardeur non moins sensible qu'habile.

Pendant le carnaval l'hédoniste fait connaissance avec un autre masque nommé musique, qui met versant une lettre de change de cinq cents francs adressée par le même jeune homme, lui donne soixante-cinq francs, et l'appoint en créole-Billard, un collectionneur de Constitutionnel et en flocons de rose de docteur-Gosselin.

Mais on a soixante-sept francs!

(La suite au prochain numéro.)



Nous apprenons que le navire-brasilien arrive aujourd'hui, apporté des munitions de guerre et de l'argent.

J'ai servi, je serai et servirai toujours une cause sacrée, celle de la justice et de l'humanité.

Je m'estime heureux de pouvoir prouver au gouvernement oriental, que j'aime parce qu'il est juste et généreux, qu'en me retirant de la légion, je n'ai pas eu la lâche pensée d'abandonner la cause de l'indépendance, de l'honneur et de l'humanité.

A dater d'aujourd'hui, 28 septembre, je donnerai chez moi, rue du Premier Mai, 40, de midi à deux heures, des consultations gratuites à tous les braves sans distinction de

LE PATRIOTE FRANCAIS.

patris, qui combattent pour l'existence de ce gouvernement, je leur fournirai les médicaments à mes frais.

Le gouvernement est prie de vouloir accepter ce témoignage de ma sympathie.

GELAS.

Un des chefs du service médical de l'hôpital français.

NOTA. Comme les familles argentines, réfugiées ont, plus que personne, droit à ma sympathie, elles pourront me laisser leur adresse, je les visiterai à domicile et je leur ferai fournir gratuitement les médicaments nécessaires par mon pharmacien, M. Pycatori, rue de las Piedras.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 28 septembre.

Bahis, en 26 jours, barque sarde Alexandre à Giapello, avec 11,000 buches, 75 sacs riz, 10 id. café, 45 cague.

Janero, en 12 jours, polacre espagnol Estrella, à Bujaredo, suit pour Buenos-Ayres.

Boston, paquebot américain Ellesin, à Soutgate, avec avoine et charbon.

Colonia, goélette anglaise Farroupilla.

Cette brick anglais Syrcan suit pour Buenos-Ayres.

Janero, brick goélette de guerre brésilien Andorin.

NAVIRES PRETS A PARTIR.

Buenos Ayres, barque française Baranc.

Valparaiso, vapeur anglaise Cormorant.

Buenos Ayres, barque sarde Amistad.

Hayti, brick français Mathilde.

Ste Catherine, polacre sarde Siempre Viva.

Valparaiso, brick anglais Conutepa.

Buenos A. brick goélette améric. Brugton.

Id. brick américain Aretones.

Genes, polacre sarde Conception.

Rio Grande, polacre autrichienne.

Santiago, brick espagnol Churraco.

Poli du Brésil, brick esp. Indio Oriental.

Valparaiso, barque anglaise Argentina.

AVIS DIVERS

AVIS.

M. V. Bruland, médecin, approuvé par la Junta d'hygiène publique, a l'honneur d'informer le public qu'il a fixé son domicile rue del Rincon, maison Martin Cazenave.

AVIS.

On prie le Français qui a recueilli un oiseau canari sans queue, de vouloir bien le faire ramener chez M. H. Himonet, où il recevra une récompense s'il le desire ou un autre canari.

AVIS.

Al público que se ha vendido la fonda situada en la calle de Misiones, de la propiedad de los señores D. Tomas Dorigo y D. Pablo Feno, los señores que tengan cuentas contra dicha casa, ocurrirá dentro de seis días.

Montevideo, septiembre 30 de 1843.

M. Joseph Raymond, autorisé spécialement par S. E. M. le général d'armes à former un bataillon d'infanterie de ligne, invite tous les étrangers de toutes nations, qui n'appartiennent à aucun corps défendant actuellement cette place et qui veulent s'enrôler volontairement, de vouloir bien se présenter chez lui près du café de l'Immortel, où il leur sera donnée connaissance des conditions avantageuses et prérogatives dont ils jouiront.

RAYMOND.

On désire trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. Les personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au collège français de Mmes Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San-Diego.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu auquel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas FRANÇAIS. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

AVIS.

On demande une bonne cuisinière. S'adresser à la pharmacie de la place.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes frères, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Adène Isabelle ex-chancelier du consulat général de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur famille, sur le sort des nommés François Souhan, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle. Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

POUR MARSEILLE.

Le 10 octobre prochain partira par contrat, pour cette destination la neuve goélette française Ana, elle peut prendre encore quelques Tonnesaux de fret et des passagers. Les personnes qui veulent profiter de cette occasion peuvent s'adresser à M. Laroche Lucas et Ca., rue du cerrito No. 44.

AVIS.

Le capitaine de brick français Roger-Bontemps venant du Havre, prévient les personnes qui ont des marchandises à bord de ce navire, de vouloir bien les retirer dans le délai de six jours parce qu'il doit suivre à Buenos-Ayres.

AVIS.

Dimanche prochain, 1er octobre 1843.

Bal dans la salle de Martin Cazenave, au bénéfice de MM. Brunel, Felix et David, qui ne négligeront rien pour que les amateurs soient satisfaits.

L'orchestre sera composé comme par le passé et il exécutera des quadrilles, valse et galops nouvellement arrivés de France.

Le bal aura lieu tous les dimanches et jours de fête depuis 2 heures de l'après midi jusqu'à huit heures du soir.

Prix d'entrée 12 ventains.

Le directeur de la salle

BRUNEL.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Télémaque français, espagnol, et espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de la ville etc par Norvins. Physique avec planches par Bret. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Ouvrages complets de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques réparées. Matemáticas Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêter le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin; il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.° juillet 1843; le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

Le Gérant, Jh. REYNAUD.

Impimerie Constitucional, Rue de las Cárceas No. 24.